

DARIO BATTISTELLA UN MONDE UNIDIMENSIONNEL PARIS,
PRESSES DE SCIENCES PO, 2011, 174 PAGES.

Philippe Perchoc

Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « Critique internationale »

2013/3 N° 60 | pages 165 à 168

ISSN 1290-7839

ISBN 9782724633139

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2013-3-page-165.htm>

Pour citer cet article :

Philippe Perchoc, « Dario Battistella Un monde unidimensionnel Paris, Presses de Sciences Po, 2011, 174 pages. », *Critique internationale* 2013/3 (N° 60), p. 165-168.
DOI 10.3917/crri.060.0165

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

© Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DARIO BATTISTELLA

Un monde unidimensionnel

Paris, Presses de Sciences Po, 2011,

174 pages.

par Philippe Perchoc

m

ême si Dario Battistella affirme d'emblée que son livre, publié dans une collection destinée à un public curieux,

est « semi-universitaire », celui-ci a probablement une plus grande portée qu'il ne le prétend. Dans *Un monde unidimensionnel*, il opère en effet un retour sur les vingt années qui nous séparent de la chute de l'URSS et tente d'en dresser un tableau qui prenne en compte quatre grands scénarios disponibles dans les années 1990 : celui de Francis Fukuyama¹, celui de Charles Krauthammer², celui de Samuel Huntington³ et celui de Henry Kissinger⁴. Au lieu de les regrouper, comme on le fait d'habitude, entre visions optimistes pour les deux premiers et pessimistes pour les deux autres, D. Battistella propose de distinguer les scénarios réalistes (Krauthammer et Kissinger), au sens des théories des relations internationales, et les scénarios libéraux (Fukuyama et Huntington). Les premiers pensent que les rapports matériels du système interétatique dominent les relations internationales dont les États sont par ailleurs les acteurs centraux. Les seconds prennent en compte le rôle des individus, des valeurs et de la société pour expliquer la situation internationale. L'ambition de D. Battistella est de dépasser ce débat et de démontrer, d'une part, que le monde issu de la guerre froide est unipolaire en termes de rapports matériels et uniforme en regard des valeurs dominantes, d'autre part, que l'uniformisation des valeurs est un produit de cette unipolarité. Le livre est donc organisé en deux grandes parties. Dans la première, l'auteur décrit la structure matérielle stable du monde issu de la guerre froide (chap. 1), puis démontre que cet ordre stable est intériorisé par les acteurs (chap. 2).

1. Francis Fukuyama, *The End of History and the Last Man*, Harmondsworth, Penguin Books, 1992 (*La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992, 2008).

2. Charles Krauthammer, « The Unipolar Moment », *Foreign Affairs*, 70 (1), hiver 1990-1991, p. 23-33.

3. Samuel P. Huntington, « The Clash of Civilizations? », *Foreign Affairs*, 72 (3), été 1993, p. 22-49 (*Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997, 2007).

4. Henry Kissinger, *Diplomacy*, Londres/New York, Simon and Schuster, 1994 (*Diplomatie*, Paris, Fayard, 1996).

Dans la seconde, il revient sur le rôle des États-Unis dans la généralisation de l'idée démocratique et de l'économie de marché (chap. 1), puis décrit l'exclusivité de la communauté démocratique (chap. 2).

Pour démontrer le caractère unipolaire – en termes matériels – du système interétatique après 1989, D. Battistella revient tout d'abord sur la structure matérielle stable de la période 1989-2010. En effet, si les États-Unis diminuent leurs dépenses militaires après la chute de l'URSS, la baisse est encore plus importante pour tous les autres États, ce qui assure aux États-Unis une domination sans partage, à la fois en termes de PIB et de dépenses militaires. Ainsi, en 2009, la Chine ne produit que 61 % du PIB américain, le Japon 29 % et l'Inde 25 % – pourcentages exprimés en parité de pouvoir d'achat (p. 40). En termes militaires, l'écart est encore plus grand : dans ce domaine, le budget américain est bien supérieur à la somme des neuf autres plus grands budgets mondiaux, dont six sont ceux des puissances alliées aux États-Unis (p. 47). Ces données n'expliquent pas à elles seules toute la « puissance » américaine qui est aussi le résultat de facteurs technologiques, humains, économiques et géographiques, mais elles donnent un ordre de grandeur qui peut probablement être utilisé comme le fait ici l'auteur.

D. Battistella démontre ensuite que cette stabilité de la domination américaine n'est pas contestée, puisque les autres grands États non seulement n'augmentent pas leurs budgets militaires nationaux pour concurrencer les États-Unis (*internal balancing*), mais en outre ne s'allient pas entre eux pour organiser cette concurrence (*external balancing*). La domination américaine est donc durable ; elle est aussi, nous dit D. Battistella, une garantie de stabilité. Contrairement à ce qui est souvent affirmé, l'auteur pense en effet que les systèmes unipolaires sont les plus stables (p. 59-60)⁵.

Certes, il reconnaît, comme tous les réalistes, le rôle de l'anarchie du système dans le comportement international des États, mais il affirme que cette anarchie n'exclut pas une hiérarchie. La stricte égalité des États serait donc un facteur belligène quand la domination sans partage d'un seul – sans que celui-ci détienne le monopole de la violence légitime – serait un élément pacificateur. Néanmoins, cette hiérarchie est cyclique comme l'ont démontré le renforcement et le déclin de la *Pax Britannica* aux XIX^e et XX^e siècles. Si la domination américaine n'est pas contestée pour l'instant, c'est parce que les autres principaux acteurs du système interétatique ne se sentent pas menacés par les États-Unis. En ce sens et reprenant les idées de Kenneth Waltz sur l'équilibre des menaces⁶, l'auteur veut démontrer que l'hégémonie américaine

5. Raymond Aron, par exemple, y prête peu attention. Il distingue uniquement les situations bipolaires et multipolaires, réservant la question de l'unipolarité à l'analyse de « la paix par l'empire ». Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962 (2004).

6. Kenneth Waltz, *Theory of International Politics*, Reading, Mass., Addison-Wesley, 1979.

s'appuie aussi sur un ensemble de valeurs intériorisées par les autres acteurs. C'est à ce phénomène de diffusion et d'intégration des valeurs de la puissance dominante que l'auteur consacre la seconde partie de son ouvrage. Il revient tout d'abord sur divers cas dans lesquels une puissance dominante a façonné le droit public international : l'Espagne du XV^e siècle, la France du XVI^e au XVIII^e siècle et l'Angleterre du XIX^e siècle. Pour lui, les valeurs de la démocratie libérale et du marché qui dominent aujourd'hui le débat international sont le reflet de la domination matérielle américaine. Reprenant la vision de Carl Schmitt⁷ dans *Le nomos de la terre*, il affirme que la physionomie du droit international actuel est une expression de la situation unipolaire dans laquelle se dessinent une « zone gouvernée » ou cogouvernée par les puissances alliées des États-Unis et une « zone à gouverner ». Il y a ici un lien avec Fukuyama qui, d'une certaine manière, accepte le lien entre puissance militaire américaine et communauté démocratique quand il reconnaît que « si l'on voulait créer, selon les indications précises de Kant, une véritable ligue des nations qui ne souffrît pas des faiblesses fatales des premières organisations internationales, il est clair qu'elle devrait ressembler beaucoup plus à l'OTAN qu'aux Nations unies »⁸.

Selon cette logique, les États qui n'acceptent pas la domination matérielle et idéologique des États-Unis forment la « zone à gouverner ». Pour eux sont mis en œuvre les principes d'ingérence humanitaire et de punition des États voyous et la nécessaire reconstruction selon les standards dominants des États faillis, tandis que les États de la zone gouvernée reçoivent la garantie du respect du principe de souveraineté. Les États-Unis mettent par exemple fin à une lecture pluraliste de la Charte des Nations unies pour en défendre une version individualiste, c'est-à-dire fondée sur les droits des individus plutôt que sur les droits des États. Ce mouvement vers l'unité du monde sur le plan matériel et idéal est l'illustration de ce que D. Battistella appelle « la société internationale unitive », en ce sens qu'elle n'est pas unique mais que s'étendent peu à peu les valeurs de l'*hegemon*, traçant une frontière entre un monde « civilisé » et un monde instable qui doit être gouverné. L'auteur n'en conclut pas que cet ordre va se reproduire pendant les vingt prochaines années ; il constate seulement qu'il a atteint une certaine forme de stabilité et que rien ne l'a vraiment remis en question jusqu'à maintenant.

Un monde unidimensionnel permet de faire un retour non seulement sur les grandes options théoriques des années 1990, mais aussi sur des œuvres moins lues aujourd'hui comme celles de Schmitt. Et ce retour est d'autant plus intéressant que certaines de ces œuvres comme *Le choc des civilisations* ou *La fin de l'histoire* semblent retrouver toute leur actualité avec le drame

7. Carl Schmitt, *Le nomos de la terre : dans le droit des gens du Jus publicum europaeum*, Paris, PUF, 2001.
8. F. Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, op. cit., p. 319.

terroriste en Norvège ou les révolutions arabes au Moyen-Orient. La situation contemporaine appelle donc probablement une réévaluation des scénarios des années 1990.

L'auteur montre ici ses affinités avec les théories de Raymond Aron, qui distinguait la question des rapports de force matériels (la polarité du système) et celle des variables idéologiques (l'homogénéité du système), et favorise l'idée d'une domination des premiers sur les secondes. Selon lui, l'absence de contestation militaire de la domination américaine repose probablement plus sur des intérêts matériels que sur l'intériorisation de la démocratie libérale, ne serait-ce que parce que les grands acteurs mondiaux ont des régimes politiques très différents. En effet, l'économie de marché s'est développée beaucoup plus rapidement que l'idéal démocratique comme en témoignent les régimes économiquement libéraux et politiquement autoritaires d'une bonne partie du monde. Par ailleurs, la notion de « pôles » elle-même est remise en question par des auteurs comme Bertrand Badie⁹ qui estiment que la bipolarité a constitué un moment très particulier – et presque unique – de l'histoire des relations internationales.

Il convient d'ajouter une troisième dimension, plus philosophique, à la réflexion de D. Battistella. La reprise des quatre pôles de la réflexion de l'après-guerre froide ne doit pas laisser de côté le fait que chacun d'entre eux défend aussi une vision implicite de la philosophie de l'histoire. Pour Fukuyama et Krauthammer, le monde avance vers l'unité du genre humain ; pour Huntington et Kissinger, il restera à jamais pluraliste. Cette question relève aussi bien des relations internationales que de la philosophie. Le court ouvrage de D. Battistella permet d'en offrir une interprétation fondée théoriquement et factuellement, tout en ouvrant la porte à la poursuite des grands débats de la discipline des relations internationales. ■

Philippe Perchoc est chercheur postdoctorant à l'Université catholique de Louvain (ISPOLE), enseignant à Sciences Po (Paris) et au Collège d'Europe (Bruges). Il a consacré sa thèse à la politique étrangère des États baltes après 1991 (à paraître chez Peter Lang en novembre 2013) et travaille actuellement sur les enjeux de mémoire baltes dans les institutions européennes.

p.perchoc@gmail.com

9. Bertrand Badie, *La diplomatie de connivence. Les dérives oligarchiques du système international*, Paris, La Découverte, 2011.